4e Année. — No 7. 5 Avril 1898

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF : A. LAURENT DE FAGET | SECRÉTAIRE : GABRIEL DOLBAU

Le Journal parait du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Les bureaux du « Progrès Spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit, les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

RELIGION ET PAGANISME

Depuis bientôt deux siècles, une réaction formidable a soulevé contre les excès du catholicisme mal compris et mal pratiqué la grande masse des penseurs de tous pays. Cette révolte, en grande partie justifiée, et qui avait commencé par la Réforme de Luther et de Calvin, eut malheureusement les mêmes suites que tous les mouvements trop violents et, d'un mal, tomba dans un pire. Parce que des prêtres inintelligents et fanatiques avaient nié la raison et l'avaient condamnée, des insensés ont, au nom de la raison, nié la foi et condamné la religion; et de très braves gens, peut-être même intelligents, du reste, et instruits, ont été jusqu'à dire et disent encore :

« Votre bon Dieu, je n'y crois pas! »

— « Si vous saviez comme il s'en fiche, le bon Dieu ! » répondit un jour quelqu'un à cette profession d'incrédulité.

De fait, l'affirmation ou la négation d'une chose n'influe en rien sur l'existence de cette chose en soi, mais seulement sur les rapports conscients que le croyant ou le négateur peut avoir avec ladite chose. S'il vous plaît de ne pas croire en Dieu, Dieu cesse d'exister pour votre raison, pour votre volonté, pour toutes les parties de vous-même dont vous pouvez disposer plus ou moins librement; mais, en tant que portion du Grand Tout, vous restez, bon gré, mal gré, soumis à la loi qui dirige les atomes et les nébuleuses. Cette loi, vous pouvez l'appeler du nom qui vous conviendra, cela n'a aucune importance.

On peut aller plus loin encore et dire qu'il importe relativement peu que la très grande majorité des hommes croie ou ne croie pas en Dieu ; CE qu'on appelle Dieu est tellement au-dessus de nos conceptions que les plus vastes intelligences arrivent à peine à s'en former une idée approximative ; et les Indous, ces profonds métaphysiciens, disent : « Lui seul sait ce qu'il est et peut-être même ne le sait-il pas ! »

Ils donnent ainsi à entendre combien nous sommes incapables de la vraie connaissance de Dieu, et, à plus forte raison, de toute discussion sur son essence. Simplement, nous nous forgeons, de Dieu, des idées en rapport avec notre degré d'évolution.

Mais, s'il est — relativement — indifférent de croire ou de ne pas croire en Dieu, il n'en est pas du tout de même de pratiquer ou non la religion. Tous les hommes, quels qu'ils soient, même athées, ont le devoir très strict de pratiquer la religion et ils y ont un intérêt immédiat.

Que veut dire ceci?

Les kabbalistes considèrent les mots comme des êtres vivants, ayant un corps (assemblage de lettres et de sons) et une âme (signification). De même que tous les êtres vivants, les mots évoluent, leur physionomie change, leur signification varie; mais ils restent toujours chacun le même être dont on peut connaître l'essence propre en remontant aux éléments dont il se compose, aux *racines*, et en étudiant les significations propres de ces racines. L'étymologie est l'anatomie des mots.

Or, le mot *religion* est aujourd'hui un pauvre vieux mot décrépit, infirme, valétudinaire, dont une foule de gens ignorent ou ne veulent pas admettre la vraie signification. Pour beaucoup, religion, c'est superstition, ignorance, égoïsme, cruauté, vice, etc.; ou bien encore, culte d'un dieu quelconque avec accomplissement de cérémonies plus ou moins majestueuses ou ridicules, selon un ensemble plus ou moins rationnel de doctrines plus ou moins vraisemblables.

La religion n'est rien de tout cela.

La Religion, c'est, par-dessus toutes choses, l'Union; partout où l'union se manifeste, sous quelque forme que ce soit, là est la religion. L'homme qui s'unit à la femme dans l'amour, les enfants unis à leurs parents dans la famille, les concitoyens groupés pour la défense de la patrie, les savants, artistes ou philosophes assemblés pour le triomphe d'un idéal commun, font acte religieux au premier chef, dans des conditions différentes de celles où l'ascète s'unit à son Dieu par l'extase mystique, mais dans un esprit très semblable; car le principe fondamental de toute union, de la religion unique, éternelle, universelle, c'est toujours l'amour, plus ou moins pur et désintéressé, mais amour quand même et malgré tout.

Il n'est donc pas une société, si primitive qu'elle soit, qui puisse subsister sans la religion: et tant que deux êtres seulement vivront sur la terre, la religion demeurera. Comme conséquence, plus la religion sera élevée dans son principe, mieux on en comprendra la théorie, mieux on la mettra en pratique, et plus la société sera parfaite, plus les hommes seront heureux; puisque, encore une fois, religion, c'est amour, union, c'est-à-dire solidarité, fraternité, altruisme, ou tel autre synonyme qu'on préférera.

Certes, ce n'est pas là le sens que les prêtres et les fidèles des divers cultes attachent au mot Religion. Mais sont-ils dans le vrai en rétrécissant cette signification? Ont-ils même le droit de dire qu'ils pratiquent une religion?

Non. Parce que, tout d'abord, il n'y a pas, il ne saurait y avoir plusieurs religions. Il y a seulement plusieurs formules religieuses, plusieurs manières de pratiquer la religion; mais la formule catholique, la formule bouddhique, la formule maçonnique, la formule israélite ou islamique, spirite ou théosophique, patriotique ou familiale, proclament toutes en différents langages le même principe de l'Union.

On peut évidemment s'attacher plus particulièrement à la mise en œuvre d'une certaine formule spéciale et être pourtant très religieux; mais c'est qu'alors on connaît que la valeur de la formule qu'on préfère n'est que relative, c'est qu'on ne la considère que comme une simple formule qu'elle est et non pas comme l'expression parfaite de l'absolue vérité.

Mais prendre un dogme quelconque au pied de la lettre, accomplir des cérémonies qu'on ne comprend pas, rendre un culte dont on ne peut pas s'expliquer la raison d'être, si ce n'est d'une façon grossièrement anthropomorphique, ce n'est pas être religieux, mais païen.

Qu'est, en effet, le paganisme, sinon la formule rudimentaire que les gens primitifs et ignorants donnent à la religion? Les polythéistes gréco-romains qu'on a voulu flétrir de ce nom de païens, étaient des hommes qui avaient perdu le sens hautement religieux, unitaire et même monothéiste des gracieux symboles de leur culte si poétique. Mais, aujourd'hui, que de prétendus chrétiens sont païens au même titre! Leur panthéon n'est pas moins peuplé que celui des Césars romains; ils confondent Minerve, Sophia, ou l'Immaculée Conception, avec la Vierge-Mère du Dieu-homme, et celle-ci avec la Bonne Mère Nature ou la Grande Maya; ils ne savent plus que toutes ces magnifiques ou touchantes figures ne sont que des personnifications des forces éternelles qui gouvernent l'homme et l'univers; et ils osent dire : Nous seuls possédons la vérité!

L'erreur païenne n'est pas que chez les chrétiens. Les francs-maçons qui croient à la lettre de la belle légende d'Hiram ne se doutent pas que leur héros n'est qu'un aspect de la Marie des catholiques, comme on peut s'en rendre compte en inversant l'ordre des lettres de ces deux noms et en étudiant les rôles respectifs de ces deux personnages fictifs. Les juifs qui attendent encore avec raison Celui qui viendra définitivement sauver le monde s'entêtent à ne pas voir le Christ éternel en action dans tous les Rédempteurs qui se sont jusqu'ici manifestés sur la terre, etc.

D'où provient cette tendance générale au paganisme, sinon du principe d'égoïsme qui demeure si vivace au fond de chacun de nous? On se compose ou l'on adopte une certaine petite formule, qu'on trouve naturellement très bien, si bien même qu'on finit par ne plus voir qu'elle au monde, par oublier pour elle la vérité même qu'elle cache et figure; et, s'il arrive que quelqu'un nous rappelle précisément cette vérité que

nous sommes censés défendre, nous le traitons comme notre pire ennemi.

Est-ce de la religion, cela? Qui donc oserait le prétendre, puisque la religion, c'est l'Amour, c'est l'Union ?

Non, le paganisme, le culte superstitieux et intransigeant des formules n'est pas la religion ; c'est du sectarisme et du matérialisme, non du matérialisme philosophique qui a sa raison d'être et peut être défendu, mais du matérialisme instinctif et ignorant.

Le seul remède contre cette plaie honteuse, c'est la tolérance la plus large à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme nous, et aussi l'étude indépendante, impartiale des formules que nous ignorons. Nous n'y risquons pas de perdre ce que nous avons acquis et nous sommes certains d'y gagner quelque nouvelle lumière, car, ainsi que l'enseigne la théosophie, tout n'est qu'aspect du divin dont chaque chose contient une étincelle.

La religion, par n'importe quelle formule, sait faire jaillir cette étincelle; dans n'importe quelle formule, le paganisme accroît les obstacles empêchant la manifestation du feu qui meut éternellement les atomes et les nébuleuses.

MARIUS DECRESPE.

RÉFLEXIONS SUGGÉRÉES

PAR L'ARTICLE PRÉCÉDENT

Nous avons été heureux d'ouvrir nos colonnes à M. Marius Decrespe, l'aimable érudit dont la collaboration nous sera toujours précieuse.

Mais M. Decrespe est trop respectueux de la liberté de pensée pour nous faire un reproche de présenter ici quelques observations à la suite du beau travail qu'il nous a envoyé.

Il ne faut pas confondre, selon nous, *religion*, au singulier, et *religions*, au pluriel. Victor Hugo a écrit tout un livre pour nous habituer à établir une différence entre ces deux vocables.

Pour nous, *religion,* au singulier, veut dire sentiment vraiment religieux, amour donné à tous les hommes, sans distinction de races, de classes, de croyances, et amour donné au Père commun des hommes; devoir toujours accompli, quelque pénible qu'il soit; conscience s'épurant toujours davantage, raison inébranlablement unie à la foi, soumission parfaite à la volonté de Dieu.

Religions, au pluriel, signifie malheureusement: cultes combattant d'autres cultes, processions, génuflexions, signes remplaçant la pensée absente, pratiques extérieures souvent puériles.

Nous pouvons donc être fort religieux sans suivre les exercices d'aucun culte.

Par contre, nous pouvons être foncièrement irréligieux, tout en suivant les cérémonies d'un culte quelconque.

G. Clémenceau le fait admirablement entendre dans son article de l'*Aurore*, du 19 mars dernier :

« Oui, depuis toujours, l'homme dit la bonté, depuis toujours, il fait le mal aussi. C'est pourquoi le problème est, non de trouver des textes de prédication, mais de réaliser un peu plus de ce bien qu'on enseigne vainement aux humains. C'est bien le Galiléen, n'est-ce pas? qui gravit la montagne pour crier aux hommes : « Tu ne tueras pas. » Il n'avait pas fini qu'on le mettait en croix, et ceux-là mêmes de ses fils qui jugent ce crime abominable, que font-ils tous les jours, sinon de le crucifier à nouveau dans leur âme en répandant la mort par toute la terre, malgré l'ordre formel du supplicié divin.

« Le Christ accroché à des murs, le Christ chanté, le Christ encensé, adoré mains jointes et genoux pliés, ce n'est rien pour le soulagement d'autrui. C'est le Christ pratiqué que je réclame avec tous les misérables de qui nous avons vu, aux heures d'exaspération, les vengeances sauvages dont je me suis permis d'évoquer le souvenir. La grande réconciliation se peut faire dès que les chrétiens nous donneront le spectacle *de vivre le christianisme.* »

* * *

Nous croyons, comme Georges Clémenceau et comme Marius Decrespe lui-même, qu'il est bon, juste, sage, utile de pratiquer surtout la religion du cœur, qui dit : Amour pour tous les hommes, pitié pour les déshérités, pour les malheureux, pour les souffrants.

Mais s'ensuit-il, parce que nous écarterions énergiquement tout dogme imposé, toute règle mystique et autoritaire, « *qu'il importe relativement peu que la très grande majorité des hommes croie ou ne croie pas en Dieu* », selon la pensée exprimée, dans l'article précédent, par notre sympathique confrère ?

Nous sommes, sur ce point, d'un avis très différent.

S'il s'agissait du Dieu inventé par les Eglises, bonhomme à barbe blanche, qui

trône sur des nuages, un globe dans sa main, nous irions même plus loin que M. Decrespe et nous souhaiterions que tous les croyants, au lieu de le prier, lui tournassent absolument le dos. Car enfin, cet être bizarre, impossible, auquel on a cru devoir donner la face humaine, ne diffère de l'homme individuel qu'en ce qu'il paraît réunir en lui seul tous les défauts et tous les vices de l'humanité.

Mais si, par le mot: Dieu ! nous entendons la Souveraine Puissance qui gouverne les mondes et guide les atomes dans leurs évolutions; la Conscience qui veille sur l'homme et en l'homme, lui préparant sa destinée, en tenant compte de son libre arbitre; la Suprême Justice, opposée à nos erreurs judiciaires, à notre égoïsme, à notre orgueil, et vers qui tous les malheureux de la terre tendent les bras : alors, notre esprit se retourne, comme le dit Victor Hugo, et nous qui étions athées au dieu barbare, au Moloch des temps modernes, nous devenons des croyants fermes et convaincus, des déistes inébranlables.

Non, il n'est pas indifférent que l'homme croie ou ne croie pas en Dieu. Le tout est de lui présenter un Etre Suprême compatible avec l'idée que nous devons nous faire d'un Dieu juste, puissant et bon.

Otez Dieu à la religion, quelle qu'elle soit, et je me demande vers qui vous élèverez votre pensée, quand elle sera froissée des maux terrestres ; quand, pour tâcher de comprendre les cruels mystères de la vie, elle essayera de remonter vers la source d'où tout émane. Dieu, c'est la pierre angulaire de l'édifice universel. Sans lui, tout croule ; et la religion, même sans autels, sans dogmes et sans prêtres, la religion de l'amour, le culte de l'idéal, possible avec Dieu, n'est plus, sans lui, qu'une impuissante formule que l'Esprit n'anime plus.

*
* *

M. Decrespe nous permettra une petite réserve encore en ce qui concerne le *Paganisme*, qu'il oppose à la *Religion*, dès le titre même de son article.

Par Paganisme, nous devons entendre, n'est-ce pas? les religions anciennes, en dehors du christianisme, du judaïsme et du mahométisme. Certes! ces religions étaient polythéistes, mais les Grecs et les Romains, tout en adorant une foule de dieux, reconnaissaient un Dieu supérieur : Jupiter, « maître suprême des mortels et des immortels ». Dans les religions asiatiques, le brahmanisme fait de Brahma le Dieu créateur, auquel les autres sont soumis, et si le bouddhisme populaire a adopté quelques-unes des divinités adorées par les brahmes, il les place toujours au-dessous de Bouddha.

Cela ne ressemble-t-il pas beaucoup aux croyances actuelles des chrétiens et des spirites? Les premiers croient en un seul Dieu, mais qui a trois personnes, et à une multitude de saints qu'ils prient avec ferveur, attendant d'eux des secours moraux et même matériels. Quant aux spirites, qui sont également monothéistes, tout en priant le Créateur des mondes, ne s'adressent-ils pas à une foule d'Esprits de différents ordres, dont ils attendent aide et secours?

Pour qui veut aller au fond des choses, les croyances successives de l'humanité ont toutes des points de contact; et qui ne voit que les religions sont un peu calquées les unes sur les autres? Tâchons de comprendre le sens caché de leur enseignement et évitons de prendre leurs dogmes à la lettre.

Pour en revenir au Paganisme, avons-nous le droit d'en médire beaucoup? Devons-nous remercier le Christianisme (tel que la plupart le comprennent) d'avoir détruit sur son passage les touchantes légendes du passé, les apparitions de fées et de génies, de gnomes et de korrigans? N'y revenons-nous pas en quelque sorte aujourd'hui, par les croyances spirites et même occultistes? Beaucoup, parmi nous, restent toujours sensibles à la poésie des symboles, et la mythologie antique n'est pas pour leur déplaire.

Volontiers, ils pensent encore à Diane, ou Phébé, quand se montre, dans une belle nuit d'été, le croissant argenté de la lune; ils voient encore la blonde Cérès passer, une faucille à la main, parmi les moissons dorées; et il leur semble que les arbres de nos bois sont toujours peuplés d'êtres mystérieux et charmants, avec lesquels il est doux de causer.

Ils se sentent chrétiens, oui, certes! mais surtout parce que la doctrine du Christ est amour et fraternité; ce qui ne les empêche pas d'être restés quelque peu païens dans les replis profonds de leur âme. Ils ne peuvent pardonner aux Eglises modernes leur froideur terrifiante, leur sinistre invasion dans le domaine de l'au-delà, où Dieu souriait dans les rayons de sa grâce, appelant les âmes à lui par le prodige de la beauté éternelle unie à la bonté infinie. Ils reprochent aux Cultes maussades et lourds d'avoir fait fuir les légions de douces fées dont la baguette magique touchait les berceaux et faisait éclore les rêves d'or des mères. Et si ces rêveurs spirites admirent un beau spectacle de la Nature, du haut d'une colline fleurie ou d'un coteau boisé, avec le ciel immense et pur devant les yeux, — dans la solitude, le

recueillement et la prière intime de leur âme, ils entendent toujours la voix des sylphes qu'aujourd'hui nous nommons plus justement des Esprits, et qui, dans un souffle harmonieux, murmurent à leur oreille ces accords divins, ces accents des sphères supérieures qu'aucune langue humaine ne saurait rendre...

A. LAURENT DE FAGET.

SOMNAMBULISME MÉDIANIMIQUE

SPONTANÉ

Sous ce titre, nous trouvons dans la *Revue Spirite* de novembre 1866, dirigée par Allan Kardec, le compte rendu d'une très intéressante séance de la Société Spirite de Paris.

Dans une séance précédente, M. Morin, membre de la Société et l'un des médiums habitués, s'était endormi spontanément sous l'influence des Esprits, ce qui ne lui était jamais arrivé. Alors, il avait parlé avec feu, avec éloquence, sur un sujet d'une haute gravité et du plus grand intérêt.

La séance de réouverture du vendredi 5 octobre 1866 présenta un phénomène analogue, mais dans de plus larges proportions. Il y avait à la table treize médiums. Pendant la première partie, deux d'entre eux, Mme C... et M. Vavasseur, s'endormirent comme l'avait fait M. Morin, sans provocation aucune et sans que personne y songeât, sous l'influence des Esprits. M. Vavasseur est le médium poète qui obtenait avec la plus grande facilité les remarquables poésies dont la *Revue Spirite* de cette époque a publié plusieurs échantillons.

M. Vavasseur commence l'improvisation suivante en vers. C'était la première fois qu'il faisait de la poésie médianimique verbalement. Jusqu'à ce jour, les communications de ce genre avaient toujours été données spontanément par écrit.

C'était un soir d'orage,
La mer roulait ses morts,
En jetant au rivage
De lugubres accords!...
Un enfant, jeune encore,
Debout sur un rocher,
Atttendait que l'aurore
L'éclairât pour marcher,
Pour aller à la plage
Redemander sa sœur
Echappée au naufrage,
Ou... ravie à son cœur.
Pourrait-il, sur la rive,
La voir comme autrefois,
Souriante et naïve,
Accourir à sa voix?
Dans cette nuit horrible,
Sur les flots égarés,
Cette main invisible
Qui les a séparés,
Les réunira-t-elle?
Ce fut un vain espoir!
L'aurore se fit belle,
Mais... ne lui fit rien voir;
Rien... que la triste épave
D'un bâtiment détruit!
Rien... que le flot qui lave
Ce qu'il souilla la nuit.
La vague, avec mystère,
Effleurait en glissant,
Ecumeuse et légère,
Le gouffre menaçant
Qui cachait sa victime,
Etouffait ses sanglots,
Et voulait de son crime
Faire excuser les flots
A la brise plaintive!

L'enfant, las de chercher,
De courir sur la rive,
Ne pouvait plus marcher...
Essoufflé, hors d'haleine,
Boiteux... meurtri... brisé...
Se soutenant à peine,
Il s'était reposé
Sur la brûlante pierre
D'un rocher presque nu,
Et faisait sa prière,
Quand passe un inconnu.
Surpris, il le regarde
Qui priait avec foi.
— Oh! mon fils, Dieu te garde,
Dit-il; relève-toi!...
Ce Dieu qui voit tes larmes,
M'a mis sur ton chemin
Pour calmer tes alarmes
Et te tendre la main!
Que rien ne te retienne:
Mon foyer est le tien,
Ma famille est la tienne,
Ton malheur est le mien.
Viens; dis-moi ta souffrance,
Je t'ouvrirai mon cœur,
Et bientôt l'espérance
Calmera ta frayeur.

. . . .

* * *

Ce pauvre enfant... c'est moi!
Cet inconnu
(S'adressant à M. Allan-Kardec.)
C'est toi,
Cher et honoré maître!

Toi qui me fis connaître
Deux mots:... Éternité
Et.... Immortalité!
Deux noms: l'un Dieu, l'autre âme!
L'un foyer, l'autre flamme!

Et vous, mes chers amis,
En ce lieu réunis,
Vous êtes la famille
Où, désormais tranquille,
Je dois finir mes jours!
Oh!... aimez-moi toujours!

Les spirites du monde entier viennent de célébrer le 29e anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec. Nous rendrons compte, dans notre prochain numéro, de la cérémonie qui a eu lieu à cette occasion au cimetière du Père-Lachaise, à Paris. En attendant, nous avons cru devoir publier l'article qu'on vient de lire et la poésie qui le termine, comme un premier hommage au maître vénéré.

La Rédaction.

FRAGMENTS

— Non! je ne suis pas un impie, car je crois en toi, ô mon Dieu! source de toute vertu, de toute vérité, de toute intelligence, de toute justice et de toute miséricorde; je crois en toi! Tu es en nous comme nous sommes en toi, tout est en toi, comme tu es en tout; tu jouis et tu souffres en nous, ô Père! tu es la grande âme qui remue les mondes, tu es la vie éternelle qui circule dans la création et jusque dans ces parfums subtils qui sont peut-être des animalcules odorants. C'est ton irradiation parmi les choses de la nature qui les fait si belles; c'est toi, toujours toi, que nous recherchons, que nous aimons à travers les paysages, les astres, le ciel bleu; c'est vers toi que nous tendons, c'est pour nous rapprocher de toi, c'est pour mieux comprendre les mystères de ton essence infinie, que sans cesse nous tâchons d'augmenter notre intelligence et notre cœur; ô mon Dieu! je crois en toi, tu es l'idée, puissance indestructible, invincible, persistante, inaltérable, toujours croissante, grandissante et fortifiante, mère de la foi, de l'espérance, de la charité et de la réhabilitation; agent mystérieux qui parle dans la conscience de chacun et embrase le cœur de tous; fluide insaisissable que rien ne peut faire immobile, qui avance lentement mais imperturbablement vers son but et qui entraîne tout à son aide, même ses ennemis, les obstacles et les persécutions. Tu es l'idée, fleuve fécondant qui coule au travers de l'humanité et qui la pénètre comme l'eau pénètre une éponge! Tu es l'amour, attraction irrésistible qui rend frémissantes toutes les molécules de ton essence répandues dans le grand tout, et qui les pousse sans cesse l'une vers l'autre, afin que deux parties de toi puissent se rejoindre momentanément dans une union pleine d'extase; cette extase, les matérialistes l'ont appelée l'ivresse des sens, et c'est peut-être la vibration de ta béatitude qui se révèle en nous! O mon Dieu! je crois en toi.

Je crois en toi, qui connais tout par le souverain souvenir et la prescience souveraine; je crois en toi, moteur de progrès, en toi, qui tires les effets les meilleurs des causes les plus coupables; je crois en toi, qui toujours de ton doigt divin nous montres les choses futures et qui jamais ne détruis le passé, afin qu'il serve à améliorer l'avenir, car tu es la loi, ô père de justice! et la puissance n'est jamais rétroactive; je crois en toi, tu es l'âme dans laquelle nous vivons, tu es l'âme qui vit en nous; je crois en toi, je crois en toi!

Je crois à mon âme, émanation essentielle de Dieu, partie intégrante de lui, et divine comme il est divin; je crois à mon âme, immatérielle et progressive de sa nature, intelligente dans ses opérations, éternelle dans sa destinée.

. . . .

Elle est éternelle, mon âme; elle a toujours existé et toujours elle existera.

Elle a vécu déjà sous une forme palpable et elle vivra encore; elle ira, gravissant l'échelle ascensionnelle de l'agrandissement intellectuel; quand elle sera devenue la monade la plus élevée de cette planète, elle pressentira la venue prochaine des temps nouveaux, elle activera la marche de l'humanité illuminée de ses rayons, et l'entraînera tout entière à sa suite vers les mondes supérieurs où nous irons jouir de sens plus parfaits et plus nombreux, de sensations plus multiples et plus vives, d'une raison plus haute, d'une compréhensivité plus étendue; c'est elle qui guidera les monades ses sœurs, dépouillées de leurs instincts prévaricateurs, vers l'essence même de Dieu, qui est la suprême justice, la suprême intelligence, la suprême vérité, le suprême amour...

Je crois à la persistance du *moi*, force latente dont je suis certain et qui parfois surgit dans toute sa clarté, conscience endormie, mais toujours vivante, qui se

réveille le jour où la mort se rend maîtresse de mon corps. Bientôt je vais mourir, c'est-à-dire bientôt je serai approprié à une transformation nouvelle ; alors mon âme, dépouillée de cette enveloppe charnelle qui l'emprisonne et dont elle cherche toujours à sortir, mon âme, rentrée en pleine possession de l'exercice de son *moi*, comprendra les progrès qu'elle a déjà faits, apercevra ceux qui lui restent à faire, se rendra compte des effets et des causes et s'incarnera dans un autre corps, afin de continuer l'œuvre pour laquelle Dieu l'a choisie.

MAXIME DU CAMP
(*de l'Académie française*).

Les lignes qui précèdent ont été écrites en 1858. On voit que, dès cette époque, l'auteur se rapprochait beaucoup des idées spirites et que même, sur les points essentiels, il les possédait pleinement. Il nous a paru intéressant de faire connaître l'opinion spiritualiste d'un écrivain de la valeur de Maxime du Camp, à une époque où il y avait peut-être quelque courage à s'affranchir des règles étroites de l'orthodoxie catholique pour s'élever à un spiritualisme vraiment éclairé et bon, digne de la grandeur de Dieu.

D'autres hommes de talent et de conviction, romanciers, poètes, philosophes, ont ainsi préparé les voies au spiritisme en établissant l'existence de l'âme, son immortalité et la pluralité de ses existences corporelles, nécessaires à son avancement intellectuel et moral.

Ne recueillons-nous pas, aujourd'hui, par certains côtés, les fruits de ce que ces esprits clairvoyants ont semé dans le champ de l'intelligence humaine? Le spiritisme a donné, il est vrai, une sanction plus positive à leurs aspirations idéales. Mais ne devons-nous pas le juste hommage de notre admiration reconnaissante à ces hommes qui puisèrent, les premiers, dans leur inspiration élevée, les principes certains qui nous dirigent aujourd'hui? Ils n'avaient pas, comme nous, l'expérimentation à la base de leurs théories; ils comprirent cependant la loi éternelle de la vie comme le spiritisme nous l'a, depuis, enseignée par la plume de notre éminent initiateur Allan Kardec.

Honneur à ces intelligences d'élite qui ont préparé l'esprit humain à recevoir la semence féconde de notre philosophie si rationnelle et si consolante!

N. D. L. R.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Le duc Théodore de Bavière, l'oculiste (amateur) bien connu, se trouve depuis quelque temps en villégiature à Biskra, en Algérie. Quelques cures gratuites, comme toujours, n'ont pas tardé à le rendre populaire parmi les indigènes, et il lui arrive des clients même du désert.

Un cheik qu'il a opéré de la cataracte a tenu à offrir, du moins, un témoignage de sa reconnaissance à l'aide du médecin étranger; il a fait présent à cet aide, qui n'est autre que la propre fille du duc, la princesse Sophie, d'un magnifique pur sang. La princesse se propose d'envoyer ces honoraires d'un nouveau genre à sa tante l'impératrice d'Autriche.

(*Journal de la Santé*, 6 mars.)

N. D. L. R. — Le duc *Karl-Théodore*, fils de feu Maximilien, duc de Bavière-Palatinat, est frère de l'impératrice Elisabeth d'Autriche (aussi de l'infortunée Sophie, duchesse d'Alençon). Il est cousin germain du roi Otto de Bavière et de feu Louis II.

Le fait que nous venons de raconter, d'après le *Journal de la Santé*, nous remet en mémoire l'entrefilet suivant, paru dans le *Soleil* du 11 avril 1893 :

« Un oculiste de race royale, qui jouit d'une réputation méritée auprès de ses collègues, Charles-Théodore, duc en Bavière, vient de faire, dans sa clinique de Munich, sa deux millième opération de la cataracte.

« L'opération a eu lieu dans une salle ornée de fleurs et d'arbustes, devant la duchesse Maria-Josépha, femme du duc, de plusieurs personnes bavaroises et d'un grand nombre de médecins. »

Mais ce n'est pas tout : Karl-Théodore, homme de bien, philanthrope, a sauvé la vie à deux personnes qui se noyaient, en plongeant à l'eau tout vêtu. Ces sauvetages ont été opérés en deux circonstances différentes : l'une des victimes était une pauvre vieille femme.

Voici comment les journaux annoncèrent l'autre sauvetage, qui eut lieu en 1891 :

Munich, 8 juillet. — Aujourd'hui, sur le lac Tegern, une barque dans laquelle se trouvaient plusieurs personnes a chaviré. MM. Resmeyer, photographe; Schmid et Obermayer, artistes du Théâtre-Royal, se sont noyés.

« Le maître d'hôtel Terosal a été sauvé par le duc Charles-Théodore de Bavière, qui se jeta à la nage. »

De tels actes de courage et d'amour de l'humanité honorent beaucoup ceux qui les accomplissent et prouvent — quand ils ont la noblesse du nom — qu'ils possèdent aussi la noblesse du cœur.

*
* *

Nous recevons les lettres suivantes :

Mantes, le 24 mars 1898.

Monsieur et F. E. C.,

Le dévouement de Mme V... à la cause est, en vérité, si digne d'admiration, que je me sens poussée à vous en parler un peu, si vous le voulez bien, Monsieur, tant je la trouve un exemple. En effet, rien d'édifiant comme le zèle enthousiaste et intelligent tout à la fois de cette femme qui, sans instruction, simple ouvrière à la journée, trouve le moyen, tout en tirant son aiguille, de lancer quelques mots qui, attirant l'attention, provoquent certaines questions dont elle tire très adroitement parti pour faire un véritable cours d'initiation spirite. S'exprimant avec facilité, elle sait intéresser toujours et convaincre souvent. Douée aussi d'une grande mémoire, elle connaît son Allan Kardec sur le bout du doigt; aussi ne se trouve-t-elle jamais à bout d'arguments. Sans autre ambition que celle de répandre dans la classe des humbles une doctrine qui a été pour elle la planche de salut, elle sème la bonne nouvelle abondamment et elle obtient des résultats : c'est ainsi que, par la Foi spirite, elle est parvenue à ramener à la tempérance un alcoolique invétéré. Depuis quelque temps aussi, sur la demande de quelques amis, elle fait tous les quinze jours une instruction spirite devant un auditoire d'une cinquantaine de personnes, tant hommes que femmes, qui l'écoutent religieusement et lui font promettre chaque fois de leur continuer ses enseignements.

Tout cela n'est-il pas admirable?

Recevez, etc.

A. Naux,
15, rue Mercœur.

N. D. L. R. — Nous possédons le nom et l'adresse de cette personne dont le dévouement est digne, en effet, des plus grands éloges. Nous sommes heureux de faire connaître son zèle à nos lecteurs, qui se sentiront réchauffés par cette belle flamme de fraternité spirite née du cœur d'une simple ouvrière admiratrice d'Allan Kardec.

*
* *

Paris, le 25 mars 1898.

Monsieur et F. E. C.,

La télépathie, qui, il y a quarante ans, semblait être du domaine de la fiction, est devenue, pour un grand nombre de savants, une réalité. Par ce temps de scepticisme, nous nous devons tous et tout entiers au triomphe de la vérité pour ce qui touche à l'au-delà de la vie. Je viens donc, dans ce but, vous signaler une promesse faite par la grand'mère de ma femme, de revenir après sa mort, si elle pouvait, promesse faite bien des fois en ma présence et cela une année avant sa désincarnation. Le 15 juillet 1887, la pauvre femme mourait à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Un mois après, elle tenait la promesse qu'elle avait faite.

Une nuit, ma femme et sa mère furent éveillées par un bruit insolite partant du grenier. « Ce sont des chats, dirent-elles, qui se sont introduits dans le grenier. » Au même instant, comme pour leur prouver qu'elles se trompaient et aussi pour bien fixer leur attention, de forts grattements partant du parquet leur firent comprendre que la morte tenait la promesse qu'elle avait faite. Les nuits suivantes, des pas pesants se faisaient entendre dans l'escalier, et quelqu'un semblait geindre en s'affaissant lourdement sur le palier. Cela se renouvela pendant plusieurs nuits, et il est à noter que la maison n'était habitée que par la famille.

Enfin, pour terminer les manifestations de l'Esprit, un frôlement, accompagné de fortes pressions, se produisit à plusieurs reprises, vers minuit, dans leur lit et sur leurs pieds.

Après quelques prières dites pour la morte, toutes manifestations cessèrent; elles ne se reproduisirent que l'année suivante sur sa tombe.

Recevez, cher Monsieur, etc.

Amédée Thabourin,
6, rue de Gentilly, Paris.

N. D. L. R. — Nous remercions nos deux correspondants de leurs intéressantes communications.

PENSÉES

Gâtés par les faveurs, devenus fastidieux par le bien-être, et corrompus par l'orgueil, nous avons souvent beaucoup de peine à être contents : nous souhaitons le plaisir sans ses peines, la jouissance sans ses soucis; nous oublions les conditions de la vie du foyer; que la noix a sa coquille, l'orange son écorce, le grain son enveloppe. Nous voudrions avoir le fruit sans sa pelure, la rose sans ses épines, le poisson sans ses arêtes et la richesse sans les soucis qu'elle entraîne avec elle.

Acton (*Light*).

Le Gérant : A. Boyer. PARIS. — IMP. CH. BLOT, 7, RUE BLEUE.